

Chronique française

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **98 (1953)**

Heft 11

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CHRONIQUE FRANÇAISE

FESTIVITÉS MILITAIRES :

Si l'automne est incontestablement l'époque des manœuvres et plus particulièrement des grandes manœuvres, devenues maintenant atlantiques ou internationales, au point de vue national une nouvelle tradition s'instaure qui veut que le début de l'été soit consacré aux festivités de l'Armée. Cette tradition n'est guère encore très ancienne, puisqu'elle n'a que quelques années ; néanmoins elle semble avoir la vigueur de la jeunesse. Ainsi l'Armée se fait connaître à la Nation.

FEU LA CAVALERIE N'EST PAS MORTE

Cette saison a débuté par un jumping, dit Fête mondiale du cheval, qui toutefois se bornait à être européenne occidentale, car les fines cravaches de l'autre côté du rideau de fer, tels les joueurs d'échec soviétiques, n'étaient point présents. L'Armée française a prêté son concours non seulement par quelques-uns de ses meilleurs cavaliers : Cadre Noir, Gardes Républicains à cheval, Spahis, Garde Noire du Sultan, avec lesquels sont venus concourir des Gardes à cheval belges, italiens, espagnols.

Le Championnat comportait quatre manches qui ont été disputées en nocturne durant plus d'une semaine. Les trois premières servaient à l'élimination des concurrents de onze pays, dont deux « mondiaux », c'est-à-dire extra-européens : les U.S.A. et le Cambodge. A la finale ne subsistaient que quatre cavaliers : 1^o Jonquières d'Oriola sur le crack olympique Ali Baba ; 2^o Thiedemann (Allemand) ; 3^o Gotoaga (Espagne) ; et 4^o lieutenant d'Inzeo (Italie). Mais les quatre concurrents, formule inédite, devaient effectuer le parcours avec chacun des quatre chevaux restés en piste. Le cheval italien en forme médiocre joua un mauvais tour au cavalier français, qui passa au troisième rang, l'Allemagne et l'Italien gardant le leur et l'Espagnol étant proclamé champion « mondial ».

Les prix des Sports équestres militaires furent très disputés entre militaires, civils et écuyères. A la matinée réservée aux écoliers

parisiens, le lieutenant-colonel des Roches de Chassay, le plus âgé des concurrents, enleva le prix de la Jeunesse.

Le spectacle final, après des attractions sensationnelles (tournoi de polo, présentation des équipages de chasse à courre), réunit sur la piste 300 chevaux et 6 fanfares. Ce fut un carrousel de grande classe aux mille mouvements dans un chatoiement d'uniformes de gala.

PARADE ORIENTALE AUX CHAMPS-ÉLYSÉES

Comme si ce fût voulu par l'ordonnancement d'un programme, quelque temps plus tard, un détachement de deux à trois cents officiers, soldats et musiciens du Pakistan, de retour du Couronnement de la reine d'Angleterre, sont venus visiter la capitale d'une République. Les Parisiens ont vu, remontant les Champs-Élysées, une troupe sortant d'une légende orientale, toute chamarrée, ornée d'aigrettes, enturbannée et vêtue de vert et de rouge vifs. Précédé de sa fanfare et de sa batterie, ce superbe détachement a déposé une gerbe au Tombeau du Soldat Inconnu. A la réception à l'Ambassade du Pakistan, dont le hall d'entrée était gardé par une dizaine de Lanciers du Bengale de deux mètres de haut, le général Zeller, gouverneur de Paris, a su dire finement à ces visiteurs que Paris aimait les beaux soldats...

Puis, pendant quelques heures, fanfare et batterie de tambours, installés dans une cour intérieure, exécutèrent de surprenantes variations sur des airs musicaux extraordinairement prenants. Les tambours rythmèrent des roulements selon une infinité de cadences et de motifs. Non moins surprenant apparut dans cette troupe le contraste de l'influence britannique, dans la tenue des officiers et sous-officiers, le genre et les coutumes d'une formation anglaise, avec la survivance d'un aspect général typiquement oriental. Le Tout-Paris militaire assistait à cette réception : représentants du S.H.A.P.E. et du Commonwealth, autorités françaises et les attachés militaires du monde entier, ainsi que, comme il se doit, celui de la Confédération Helvétique.

ET LES NUITS DE L'ARMÉE

Les vieux militaires ont dû frémir en songeant que l'Armée allait se donner en spectacle. Et pourtant ce fut une complète réussite. Les organisateurs ont trouvé une formule neuve et originale consistant à mettre en relief les particularités les plus saillantes de chaque arme ou corps spécial de troupe. A première vue, il pouvait

bien paraître irréalisable de mettre l'Armée en théâtre. Le secret en a été trouvé par une succession de « numéros » présentés par chacun de ces éléments, dont on s'aperçoit de l'infinie variété. Mais il fallait que ce fût rapidement enlevé. Un « numéro » trop long de quelques minutes risquait de tout compromettre. Un rythme très vif de la représentation, première condition du succès, a été assuré. Et ce succès lui-même a été acquis par l'imprévu aussi bien de l'ensemble que des détails.

Ce fut donc une sorte de music-hall à grand spectacle, sans banalité ou grandiloquence, et parfaitement au point dans l'immensité du stade du Vel d'Hiv' — pourtant utilisé habituellement à d'autres compétitions. Seules ont paru parfois un peu pesantes les explications du speaker. — Si l'on préfère, ces Nuits peuvent également être dénommées, et ceci dans le meilleur sens du terme :

UNE IMAGERIE D'EPINAL VIVANTE

Comme décor, sur un des petits côtés du stade, le pont d'un ancien navire. Une centaine de marins y sont assemblés ou juchés dans les voilures. Ils entonnent les chansons de la mer, qu'accompagne en sourdine la musique des équipages. Un morceau de tambour fut exécuté par des Gardes Républicains costumés en authentiques grognards de l'Empire. Des spahis majestueusement en selle et drapés dans leurs burnous blancs et rouges, sonnèrent plaintivement de leurs trompettes aigres, relayés ensuite par les accents vifs et clairs des Chasseurs. Enfin un détachement de Goumiers, dans leurs étranges gandouras couleur du bled, ne firent que quelques tours de piste en chantant leurs nostalgiques mélodies des solitudes africaines et immédiatement la foule parisienne se déchaîne en applaudissements.

De brillants carrousels alternèrent, mêlant motocyclettes et jeeps du Train, motocyclistes et cavaliers de la Garde Républicaine, les uns et les autres en tenue de gala impeccable ; ou encore carrousels purement équestres du Centre hippique de Fontainebleau, ainsi que des Spahis qui se livrèrent à cet étonnant exercice de se laisser rouler à terre avec leurs montures, docilement étendues au sol, tandis qu'un moment après ils déferlaient dans la plus folle fantasia, mousqueton dressé à bout de bras pour le coup de feu triomphal.

Des compétitions sportives firent rivaliser les superbes athlètes des Moniteurs d'Antibes et des Gymnastes de la Garde, tous prouvant l'excellence de leurs méthodes et de leur entraînement. Les corps de troupe se mesurèrent sur le « parcours du combattant », par

groupes de combat avec tout leur armement, au travers de gros tubes métalliques, en escaladant des échelles de corde et franchissant des réseaux de fil de fer. Même les hommes de corvée qui installèrent et démontèrent prestement les obstacles furent acclamés. Un même succès fut obtenu par les chiens de la Garde qui passèrent brillamment cerceaux et murs ; et le plus grand succès de rire revint à une de ces braves bêtes qui, butant en fin de parcours contre un de ses camarades et se retrouvant en sens inverse, franchit à nouveau tous les obstacles à rebours, bien que visiblement mécontent de ce « rabiote »...

Les troupes mises plus particulièrement à l'honneur furent les Chasseurs Alpins et les Parachutistes. Les premiers se présentèrent en deux détachements, l'un en tenue blanche d'hiver, l'autre en tenue kaki d'été. En quelques secondes ils montèrent leurs tentes et y disparurent tous. Les Parachutistes exécutèrent le numéro le plus difficile : la représentation d'un combat, projetés eux-mêmes de tous les points de la vaste toiture, tandis que coup de fusil et de mortiers, ainsi qu'un puissant éclairage de projecteurs suivant les groupes, achevaient de créer l'ambiance. Puis défila le détachement de ces hommes aux poitrines couvertes de décorations d'Extrême-Orient.

LES CANONS DANSENT LA VALSE

Le numéro le plus sensationnel échut sans contredit aux canons antiaériens. La représentation commença par une compétition de mise en batterie de huit pièces et personne ne s'aperçut que celles-ci avaient été reliées par des câbles électriques. La compétition terminée les équipes s'éclipsèrent, les pièces restant seules. Aux sons d'une musique, les tubes des canons se mirent à danser une valse lente, s'élevant, s'abaissant, s'inclinant dans tous les sens, tandis que les manettes des pièces tournaient furieusement à vide. Un opérateur invisible actionnait simplement deux manettes du poste de commande de tir automatique.

Le procédé consistait à faire faire aux pièces une suite ininterrompue de changements de positions de tir, mais en liant ceux-ci en des mouvements rythmés. L'illusion était complète et les spectateurs purent croire tout d'abord à un tour de magie. Il faut ajouter que l'opérateur en question avait mis un mois à s'exercer au poste de commande pour apprendre la valse que lui débitait un disque.

A un point de vue beaucoup plus strictement militaire, eut lieu une démonstration de maniement d'armes par une compagnie massée.

Les mouvements s'effectuèrent à des cadences très différentes en commençant par les plus lentes et selon un procédé employé maintenant pour l'instruction, celui-ci aurait l'avantage de scander les mouvements d'une manière nettement plus assurée. Mais ces différentes cadences doivent être apprises et passées à l'état de réflexes, en comptant à haute voix sans qu'intervienne l'instructeur. La démonstration ne dura que quelques minutes et l'on fut étonné de constater combien une assistance, où ne dominait aucunement l'élément militaire, en ressentit un vif intérêt.

La représentation fut clôturée en apothéose par deux mille musiciens de tous les corps de troupe, étagés jusqu'aux plus hauts gradins d'un des petits côtés du stade et apparaissant brusquement sous les projecteurs. Sur la piste, les Grogards de l'Empire, tandis que se profilaient tout au sommet les bérets des Chasseurs Alpains et les casquettes plates des troupes de l'Air. Quelques marches militaires et une Marseillaise triomphale.

Enfin le point d'orgue de la saison des festivités fut la revue et le *Défilé du 14 juillet*, auxquels participèrent des éléments de la valeur d'une division moderne, abstraction faite naturellement des Ecoles militaires : Polytechnique et Saint-Cyr à qui l'on a rendu pour les cérémonies leur tenue traditionnelle datant du 1^{er} Empire — et celle de la Marine et de l'Air, d'une ordonnance plus sobre.

C'est la seconde année que le Défilé du 14 juillet revêt une telle importance. Cette année-ci il fut précédé, innovation heureuse, d'une revue des troupes alignées de chaque côté des Champs-Élysées, parcours relativement assez court pouvant être franchi par la voiture présidentielle en remontant jusqu'à l'Etoile et en redescendant l'avenue, sans allonger considérablement la cérémonie.

Un autre souci apparut, celui de présenter des troupes équipées dans toute la mesure du possible avec du matériel français, dont la production est maintenant lancée. Tout d'abord, les unités qui défilèrent furent toutes habillées de la nouvelle tenue de campagne, une tenue simplifiée à l'extrême : une veste qui est un blouson à pans courts, moins resserrée que le battle-dress anglo-saxon ; et un pantalon d'un modèle assez proche de l'américain. L'ensemble ressemble beaucoup plus à un costume de mécanicien qu'à un uniforme d'autrefois. Mais rehaussé des insignes sobres des régiments et des grades, son effet de masse est très satisfaisant. Sa couleur est kaki clair, presque grise. — Soit dit en passant, la question de la tenue paraît enfin réglée et l'on en revient à une tenue plus traditionnellement française, en abandonnant peu à peu des emprunts trop facilement faits aux armées alliées. Et enfin, pour parvenir à une

uniformisation de la tenue des officiers — car du fait des changements incessants depuis 1914, et le Français étant né individualiste, on ne trouvait plus deux officiers habillés de la même manière — ainsi donc, l'Intendance dans sa grande sagesse, a attribué gracieusement à chaque officier une coupe de gabardine d'une teinte exactement pareille à celle de la troupe...

Quant au matériel proprement dit, son renouvellement par des types français s'opère graduellement du plus léger au plus lourd. Celui d'infanterie provient soit de l'avant-guerre et a été rénové, soit de fabrication nouvelle. Les progrès les plus réels ont été accomplis dans le matériel automobile léger, par exemple la jeep Delahaye, les engins de reconnaissance blindés, les chars légers A.M.X. de 13 tonnes. Un échantillonnage fut présenté comportant du matériel du génie, équipement de pont ; des transmissions, voitures radio et radar ; enfin des subsistances, des camionnettes de boulangerie de campagne, qui pourraient être appelées des fours roulants. Puis les premiers modèles de pièces d'artillerie « automoteurs », c'est-à-dire des obusiers de 105 et 155 sur pneus et à remorque automobile. Les chars lourds, dont il existe des prototypes français, étaient encore représentés au défilé par des Pattons de 44 tonnes. Quelques escadrilles d'« Ouragan » et de « Thunderjet » effectuèrent plusieurs passages en trombe, gênés toutefois par un plafond très bas. Il faut même ajouter que de nombreux autres matériels de conception et de fabrication nationales sont maintenant au point et passés au stade de la production.

Le Défilé, très bien réglé, fut une imposante manifestation. Mais il n'est plus possible actuellement de respecter les liens organiques, tous les éléments les plus rapides devant passer en premier lieu afin d'avoir le champ nécessaire pour rouler à leur vitesse. Il se produit ainsi deux défilés : éléments motorisés d'une part et de l'autre, éléments à pied ou à cheval. Ces derniers ainsi que les Ecoles étant intercalés entre les corps de troupe proprement dits.

Et parmi eux encore, les Parisiens purent reconnaître tous les participants des Nuits de l'Armée, notamment le détachement de Goumiers marocains, sorte de gendarmerie supplétive, qui fut une révélation — et même les chiens de la Garde, les pattes posées sur l'avant des side-cars et qui au commandement, un petit coup de main aidant, firent « tête gauche ! » du côté du Président de la République.

J.-P. GILL
